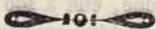


LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LE CHANTEUR DES GRÈVES, par M^{me} ÉMILIANE DU MÉRAC (2^e partie). — LA VALSE DE MINUIT, par LOUIS ÉNAULT (1^{re} partie). — PETIT COURRIER. — POÉSIE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Les femmes élégantes ne vivent plus à Paris, ou du moins ne vivent plus pour Paris; la grande ville subit son éclipse annuelle, elle tombe au second plan, on lui tourne le dos pour au moins trois mois; les rares Parisiennes qu'on rencontre encore le soir sous les ombrages du Bois ne vous abordent que pour vous dire adieu; les toilettes qu'on aperçoit chez les fournisseurs du grand monde sont à peine terminées qu'on les fait disparaître dans les caisses qui les emportent à Bade, à Trouville, à Plombières, à Biarritz, voire en Hollande ou en Écosse, dont le voyage est devenu fort à la mode. Si on se hasarde à faire quelques visites du matin, on est exposé à trouver les salons de ses amies encombrés d'un pêle-mêle charmant de mantelets, de robes, de guirlandes, de burnous, de canezous, de chapeaux; tout cela frais éclos, et bien capable d'aller augmenter au loin la gloire durable et futile que Paris possède pour son luxe et son élégance. Parmi les plus indispensables emplettes de départ, citons-en quelques-unes : les burnous de la maison Gagelin en peluche à mille raies noires et blanches, garnis de trois rangs de franges de peluche de six couleurs; le capuchon orné de glands pareils à l'effilé, et le burnous doublé de cachemire pourpre; des robes du matin de la même maison, en grenadine à carreaux, faites à manches larges fermées au poignet, ornées de quilles de nœuds de rubans qui se continuent en éven-

tail sur le corsage; la ceinture large en ruban pareil; enfin quelques-unes de ces jolies robes de mousseline de nuances claires, qui sont toujours les bienvenues en toute occasion et à toute heure dans cette saison d'été, et dont la maison Gagelin possède un inépuisable assortiment. On danse aux eaux, on danse aux bains de mer, on danse encore bien plus dans tous ces châteaux aristocratiques, dans toutes ces villas luxueuses où les heureux de ce monde vont se reposer des fatigues de l'hiver en y continuant à peu près la même existence avec beaucoup plus de soleil et un peu moins de bougies; il faut alors prévoir les exigences du petit bal, et demander une caisse de fleurs à la Compagnie Florale; on emporte une de ses Cérès jardinière, si élégantes de monture, où les épis verts ou mûrs forment sur le front un si charmant diadème. Disons en passant que les femmes blondes font mieux de choisir les épis verts, et les femmes brunes les épis mûrs; les jeunes filles ont le privilège des bluets et de ces guirlandes de campanules, où toutes les nuances de cette délicate fleur des champs viennent, depuis le violet jusqu'au lilas pâle, former un ensemble des plus harmonieux; la couronne de roses de haies couleur de chair mêlées à des chandelles des prés est une délicieuse fantaisie; celle de géraniums pourpre s'épanouissant au milieu d'un rameau de chêne est superbe avec une toilette blanche portée par une femme un peu grande; les violettes mélangées aux herbes d'or seyant à tout le monde, et font une parure d'un goût tout exceptionnel; les modestes violettes sont à jamais perverties depuis qu'on a découvert que ce luxueux feuillage leur convient si bien; la couronne ronde de boules de neige bleues et de marguerites blanches est aussi originale que nouvelle; les touffes tombantes de roses de toutes nuances enchâssées dans un feuillage vert Azof sont ravissantes, et ont cet avantage de pouvoir se porter avec toutes les toilettes. On voit par cet aperçu que la Compagnie Florale ne ralentit pas son zèle, et qu'il n'y a pas de morte-saison pour elle. Après ce qui orne et embellit le visage, — avant peut-être, — il convient de s'occuper de ce qui touche à l'élégance intime et aux soins de la santé, j'ai désigné les corsets. Madame Vigourous, toujours active, toujours soigneuse, a encore perfectionné cette année

ces modèles si connus des femmes du grand monde; elle a donné des soins particuliers à la confection des corsets de soie, dont l'usage se répand de jour en jour davantage; elle vient d'en envoyer plusieurs en Angleterre qui peuvent passer pour des spécimens de perfection en ce genre; l'un pour Sa Grâce la duchesse de Sutherland était en moire antique rose éventailé en soie blanche, garni d'entre-deux de magnifique valenciennes, doublé en taffetas blanc; un autre pour la comtesse de Shaftesbury était également en moire antique rose; un troisième en moire antique blanche; un quatrième en moire antique gris doré était éventailé en bleu de ciel, il était destiné à madame la comtesse de la Vernes; ceux de ses deux jeunes filles étaient gris de fer éventailé en blanc. Ce qui ne peut ni s'expliquer ni se décrire, c'est la coupe, la grâce et ajoutons la solidité incomparable des corsets de madame Vigourous; elle ne songe pas seulement à ce que le dessus et l'intérieur de ses corsets satisfassent par leur fraîcheur et la perfection du travail le regard le plus exigeant, elle introduit entre ces deux étoffes de soie si souples et si chatoyantes une fine toile de Frise résistante comme un coutil, qui supporte l'effort du corps, le contient et empêche la soie du dessus de s'érailler et de se déformer; elle met une quantité considérable de baleines dans ses corsets, mais si flexibles et si douces, dont la force est équilibrée avec tant d'art que les yeux seuls les voient, et que le corps, qui conserve toute sa souplesse, ne les devinerait pas.

Si on a l'habitude de porter dans la matinée des peignoirs blancs, le corset de moire rose, qui transparaît légèrement à travers le tissu de l'étoffe blanche, est d'une suprême élégance; les grandes dames anglaises ont adopté cette mode, qui fait honneur à leur bon goût. Si l'on fait faire ses peignoirs chez madame Colas, on est sûr d'avoir en ce genre ce qui se fait de plus gracieux. Madame Colas varie avec beaucoup d'invention ce thème charmant des peignoirs: elle les fait tout unis en jaconas orné de simples petits plis; elle les fait en mousseline à pois avec cinq bouillons montants par devant; parfois le bouillon se termine par un volant posé en montant, dans l'ourlet duquel passe un ruban pareil à celui qui fait transparent dans les bouillons; elle ajoute alors au corsage très-simple, orné de bouillons en éventail tournant autour du cou, une pèlerine cardinale formée de volants et de bouillons alternant; cela change un peu des casaques de toutes formes dont on a abusé cet été. Madame Colas fait de délicieux petits bonnets de jaconas de couleur pour porter avec ses peignoirs les plus simples; elle les couvre de petit ruban bordé de tulle uni, et elle forme avec ces éléments si simples des nœuds, des choux ou des ruches du goût le plus charmant; elle fait des manches à poignets piqués et des cols à brisure également en jaconas de couleur; quand ces petites toilettes sortent de chez elle, elles font de très-jolis accessoires pour un costume du matin. Pour ses peignoirs du jour, elle y

assortit quelques-uns de ces mantelets blancs avec ou sans capuchon, pour la coupe desquels elle n'a point de rivale.

A toutes ces jolies choses une femme prudente et soigneuse d'elle-même ajoute un assortiment des cosmétiques et des parfums de Faguer-Laboullée: de l'*acétine* pour ses bains et sa toilette, ce vinaigre si fortifiant et si rafraîchissant; de l'*amandine* pour empêcher sa peau de subir les atteintes du hâle; de la *lotion à la fraise*, pour détruire les rougeurs qui naissent parfois pendant les grandes chaleurs; puis quelques parfums suaves pour le mouchoir, tels que le *bouquet de l'impératrice*, le *muguet d'Espagne*, ou l'*extrait de volcaméria*. Si une femme joint enfin quelques douzaines de gants de la maison Faguer à ces parfumeries de choix, et si elle enferme le tout dans un de ces délicieux coffres de voyage en marqueterie incrustée, portant son chiffre ou ses armes, que fabrique la maison Jansen, spéciale en ce genre, elle peut partir tranquille et livrer son bagage au regard scrutateur de la critique, elle a son brevet de femme comme il faut, inattaquable, car elle a prouvé sa distinction de la bonne manière, non par le luxe donné aux choses apparentes, mais par celui accordé aux détails intimes de sa toilette.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du dessin.

Première toilette. — Robe de mariée en gaze blanche, brodée en soie avec fleurs de gaze en relief. Voile pareil. Manches de dessous de dentelle bouillonnée ornée de petits nœuds. Col de dentelle. Couronne de jasmin d'Espagne et de fleurs d'oranger. Gants de chevreau blanc. Souliers de satin blanc.

Seconde toilette. — Robe de moire antique dahlia, avec quilles de moire antique noire bordées de dentelle; spatules de moire pareille sur le corsage et sur les manches. Chapeau de paille d'Italie orné d'une fleur de cactus ponceau. Manches de dessous bouillonnées, piquées de petits nœuds de ruban dahlia. Gants de chevreau paille. Bottines de satin français noir.

Détails du dessin supplémentaire.

4. Costume de petite fille. Robe de mousseline à côtes, ornée de petit lacet; casaque longue de taffetas noir, garnie de petites ruches façonnées. Col de batiste plat. Bottines de moire antique grise à bouts vernis.

2. Coiffure de *baby* en taffetas blanc garni de franges mousses; petite ruche de blonde blanche près du visage.

3. Chapeau de paille d'Italie pour jeune fille, orné de nœuds de ruban blanc.

4. Toque Henri III pour petit garçon de trois à sept ans, avec touffe de plumes blanches, retroussis et ruban de taffetas gris bleu.

5. Bonnet de *baby* d'un an à trois ans, avec fond et bavolet brodé; petit ruban bleu dans les coulisses, nœud pareil et ruche autour du visage.

Ces costumes sont de la maison Pauline Royer.

Nota. Une erreur de composition a fait insérer dans notre dernier numéro les détails d'un dessin supplémentaire que nous n'avons pas encore publié, et qui sera publié à un numéro prochain.

LE CHANTEUR DES GRÈVES.

(SUITE.)

Resté seul sur le pas de la porte, je regardais fuir le jeune marin entraîné par le mousse, qui courait, bondissant devant lui à travers les bruyères grises.

L'hôtesse m'avait quitté, pressée qu'elle était de voir ce qui se passait de l'autre côté, et de s'informer de quel œil on pleurait; c'est ainsi qu'elle s'exprimait.

Bientôt elle reparut les traits altérés... Ah! dans cet instant elle était mère, et presque belle; toutes les puissances du sang, tous les nobles mouvements de la nature avaient repris leur empire sacré! Si son âme n'avait jamais compris ni prévu les souffrances morales de son enfant, une douleur physique la trouvait compatissante. Hélas! le plus souvent ici-bas celles-là seules sont secourues!

— Monsieur! s'écria la veuve, aidez-moi à sauver Jeanne; je ne l'ai jamais vue en cet état; elle va mourir si vous n'avez pitié de nous! Que faire, grand Dieu? Que devenir, sainte Vierge?

Je me hâtai de suivre la pauvre femme.

La chambre qui servait de réduit à la jeune fille était enveloppée d'une obscurité vague et mystérieuse, produite par le store aérien que formaient les pampres verts courant d'un côté à l'autre de la fenêtre; le balancement de ces rameaux agités doucement par la brise, leur ombre luttant contre un pâle rayon de soleil, faisaient miroiter de capricieux reflets sur la mu-

raille blanche; deux vieux flacons à liqueur, remplis de fleurettes des champs étaient placés sur la cheminée, au-dessous d'une Madone en plâtre dont le modeste visage souriait à l'enfant Jésus, qui semblait jouer avec le chapelet passé autour de son petit bras. Au fond de l'alcôve, le lit de la jeune fille se cachait timidement sous ses rideaux d'indienne à guirlandes bleues.

Près de la fenêtre, un grand et antique fauteuil, au dossier très-élevé, ayant sans doute supporté les membres endoloris du vétérinaire, soutenait en cet instant le corps souple et inanimé de Jeanne; sa tête gracieusement renversée répandait à grands flots sa chevelure dénouée; les lignes et le contour du visage étaient d'une pureté ravissante; le front déjà pensif se dessinait largement; les sourcils d'un blond cendré comme les cheveux couronnaient des yeux dont on devinait le touchant regard, quoiqu'ils fussent fermés par la langueur d'un évanouissement; ils devaient être admirablement fendus d'après les larges festons frangés que découpaient les cils rabattus sur les joues pâlies; de légères veines bleues sillonnaient les tempes.

Je découvris auprès de cette beauté des falaises un petit métier garni d'aiguilles aux têtes de mille couleurs, qui formaient de capricieuses arabesques sur un fin réseau. Je me souvins alors que la dame Kergareck m'avait dit que sa fille faisait de la dentelle, seule occupation convenable à une créature dont la jeunesse était aussi frêle. La providence n'avait pas voulu dépoétiser cette belle enfant tout en l'ayant placée dans une condition humble.

Une autre jeune fille, au teint animé, à l'œil noir, à l'attitude tant soit peu résolue, se penchait fréquemment sur le visage de sa compagne, la couvrait de baisers et de larmes; puis lui secouait les bras avec délire, tout éperdue de douleur à la vue d'une immobilité et d'un silence que ses soins ni sa tendresse ne pouvaient détruire. Moi-même, sans en convenir, j'étais fort en peine de découvrir quel miracle ramènerait la vie de cette infortunée dans un pareil gîte, habité par des êtres dont les nerfs n'avaient jamais réclamé l'emploi d'un spécifique, ne connaissaient ni les vapeurs ni les défaillances dans la candeur de leurs habitudes simples, et conséquemment ignoraient l'efficacité des sels en pareille occurrence. Le docteur demeurerait à plus de trois lieues, son secours eût été trop tardif. Tout ce que nous pouvions tenter se réduisait à quelques gouttes d'eau fraîche que nous faisons jaillir au visage, à beaucoup d'air que nous introduisons par les croisées; mais le temps s'écoulait sans ramener la connaissance ni le mouvement.

La respiration devint pourtant plus facile; par moment un tressaillement se manifestait; puis un profond soupir dilatait les poumons; une contraction de la bouche lui imprimait un sourire insensé; une main crispée s'appuyait sur le cœur, peut-être pour lui imposer silence. — Enfin après avoir cherché quel baume

verser sur cette muette souffrance, l'amie de Jeanne trouva dans son âme candide le plus simple, mais aussi le plus puissant. Tombant à genoux, elle récitait dix *Ave, Maria*; pour moi, j'avais foi dans la nature : c'est encore rendre hommage à la Providence ! La nature avait accompli un si délicieux prodige en créant une si rare beauté, qu'il était moins miraculeux de conserver ce chef-d'œuvre que de l'avoir produit ; j'espérais...

La Madone souriait toujours doucement sous son voile, comme pour calmer nos alarmes. Le dixième *Ave, Maria* à peine achevé, une longue aspiration souleva le sein de la fiancée ; elle entr'ouvrit les lèvres, et ces mots, faiblement articulés, s'en échappèrent : « Pour toujours !... » Voulait-elle dire à son amant : « A toi pour toujours mes tendresses ?... » Pensait-elle qu'il avait disparu pour toujours ? Maurice seul eût pu déchiffrer le sens de ces rêveuses paroles, mais il était déjà loin !...

Il sembla que le faible son de sa voix eût éveillé la jeune fille, car ses grands yeux nous fixèrent, nous comptèrent, cherchèrent encore, se baissèrent en répandant un torrent de pleurs ; puis ensuite, par un mouvement d'oiseau blessé qui cache sa tête dans son aile, elle tourna le front contre le dossier du fauteuil, croyant ainsi nous voiler sa douleur en nous voilant ses traits.

Rassuré sur l'état physique de la pauvre enfant, et pensant que l'unique moyen de m'attirer plus tard sa confiance était de me montrer discret, je me retirai, après avoir promis à l'hôtesse de revenir le lendemain.



Lorsque je me rendis à l'auberge du Loup marin, un vent frais faisait frissonner les buissons qui bordent le chemin, et courir dans l'air les fleurs effeuillées des arbres.

En découvrant la modeste demeure de Jeanne, qui se dessinait au pied d'un immense bloc de rocher, je hâtai le pas, troublé par la crainte de retrouver la jeune fille plus malade encore que la veille ; mais j'appris qu'un grand calme ayant succédé au sommeil agité de la nuit, la pauvre enfant avait voulu se lever et se remettre au travail. Effectivement, elle achevait une riche dentelle ; les fleurs naissaient sous ses doigts comme par enchantement, mais il y avait dans tous ses mouvements une vivacité fébrile dont je ne fus pas dupe. Quant à la veuve, elle était entièrement rassurée, je le reconnus à la sécheresse de son organe et aux sourires furtifs qu'elle m'adressait, ses yeux voulant ainsi me dire : « Quand je vous affirmais qu'elle se consolait, avais-je tort ? » Stupide sécurité ! Jeanne ne pleurerait plus. Ah ! j'eusse cent fois préféré ses larmes ! Rien de plus naturel que de se montrer émue en voyant s'éloigner un compagnon d'enfance ; mais qu'il pas un soupire à l'idée des dangers d'une longue trave, sée ! Le

premier moment des adieux passé tout est oublié ! Est-ce donc possible ? L'amitié fraternelle se fût naïvement livrée à sa douleur ; une amourette facile à distraire eût éclaté en sanglots enfantins ; mais la passion seule pouvait rester muette ; quand elle est profonde, elle tremble de se trahir, et comprime jusqu'à son souffle, si elle ne rencontre un cœur digne de ses mystérieuses confidences.

Telle était la situation de Jeanne ; le léger incarnat de son teint ajoutait à sa beauté un nouveau prestige ; ses yeux jetaient des regards pour ainsi dire inspirés. Elle attendait un bruit impossible, celui des pas du matelot sur le sable du chemin. L'eût-elle vu sur le navire qui l'emportait aux Indes, elle l'eût attendu de même. Espoir insensé, mensonge de l'amour, ainsi vous caressez nos souffrances pour endormir un instant nos regrets !

Je quittai cette enfant de plus en plus charmé de l'élévation de ses pensées, de sa raison précoce, qui se révélait dans chacune de ses paroles sans qu'elle s'en doutât plus que la fleur ne sait qu'elle porte un parfum.



Si tu veux apprendre à prier, va sur la mer (1).

Le printemps était orageux ; quand les vagues battaient avec rage les pierres du rocher qui abritait la maison ; lorsque l'oiseau de mer, avec un cri sauvage, rasait l'onde de son aile ; que toute cette nature agreste frissonnait ; lorsque l'ouragan ébranlait jusqu'à la croix du chemin, comme pour renverser ce phare des suprêmes détresses ; tout était désolation au rivage, le sol pliait sous les rumeurs furieuses du ciel, les fronts se découvraient inclinés, l'enfant priait aussi, mais ne savait plus espérer ! J'arrivais alors, attiré par la magie de cette crise passionnée des éléments ; le délire des tempêtes est une séduction âpre à laquelle mon regard est sensible, puis la charité guidait mon cœur vers le cœur affligé. Dans un de ces instants, à la lueur sulfureuse des éclairs, la pauvre fille me fit l'aveu des alarmes de son amour : le tonnerre mugissait au loin, au loin aussi était Maurice ; ses jours étaient-ils menacés ? Voyait-il le navire qui le portait lutter défaillant sous le choc des vagues ? L'Océan insatiable allait-il engloutir ce trésor de plus ? Ces questions se pressaient dans l'âme, se lisaient dans les regards et dans la pâleur mortelle de Jeanne ; sa voix seule eût gardé le silence, si les hurlements d'un chien n'eussent ajouté de funèbres pronostics à ses épouvantes. Nul n'ignore que la superstition dans ces campagnes trouble les intelligences les plus développées, les esprits les plus religieux. Jeanne en subissait l'influence ; un présage décidait de sa joie ou de sa tristesse.

« O Notre-Dame de bon secours, ne l'abandonnez

(1) Proverbe breton.

pas ! » dit-elle en se signant. Puis je lui vis prendre une lampe qu'elle alluma, à ma grande surprise, car la chambre était suffisamment éclairée ; il était trois heures après midi. Comme je cherchais à m'expliquer cette bizarrerie de la Bretonne, la mère Kergareck entra, et s'adressant à sa fille :

— Nous trouves-tu trop riches ? dit-elle. Penses-tu que l'huile soit à trop bon compte ? Prétends-tu brûler le jour ?

— Oh ! mère, ne vous courroucez pas ; il s'agit de chasser le malin esprit, de conjurer la tempête ; tout à l'heure Pyrame hurlait la mort, les pauvres passagers sont en grand péril, il faut les secourir !...

La veuve partageait l'erreur de son enfant ; à ces mots sa colère s'abattit ; c'était un premier miracle, j'attendis le second.

La jeune fille détacha de la muraille un bouquet fané, qui avait été béni par le pasteur du village à la Fête-Dieu dernière ; elle en choisit une branche, la brûla à la flamme de la lampe ; puis, paraissant rassurée par cette action si simple, elle reporta pieusement le bouquet à la place qui lui avait été assignée par la vénération de la famille.

Fallait-il demander à la science par quelle cause physique le tonnerre se taisait, ou bien à Dieu si l'holocauste de la fleur bénite avait touché sa clémence ? L'orage était passé.

Ce qui m'étonna le plus pendant cette cérémonie ingénue fut de voir le dénicheur d'oiseaux agenouillé, et suivant d'un œil attentif tous les mouvements de sa sœur ; il croyait à des illusions, mais il croyait ! La crédulité vient du cœur ; les méchants doutent de tout. Il ne fallait donc qu'éclairer l'intelligence de cet enfant pour en faire jaillir de généreuses étincelles.

Mes conversations avec la dame Kergareck n'étaient ni moins longues ni moins animées que mes conférences avec sa fille ; nous traitions le même chapitre, mais tout autrement. Cette femme ne voulait rien entendre ; sa résolution était inébranlable ; Jeanne épouserait un homme qui saurait gagner sa vie au lieu de l'exposer à tout propos. Elle en revenait toujours là, avec cette obstination qui est le propre des esprits bornés ; suivant leur système, l'opiniâtreté est force de caractère ; il est peu de ressources avec de telles gens !

La pâleur et l'état languissant de l'ouvrière en dentelle m'effrayaient de plus en plus. Des mois s'écoulèrent sans qu'un sourire vint animer son jeune visage. Elle ne vivait plus que dans ses songes, mais ne se plaignait jamais ; et quand je l'entretenais du retour de Maurice, balançant sa jolie tête avec incrédulité, elle m'adressait un regard noyé de larmes, puis me tendait sa main amaigrie que je serrais bien fort ; c'était sa seule réponse depuis beaucoup de jours qu'elle n'o-

sait plus parler du chanteur des grèves sans craindre d'éclater en sanglots et d'irriter sa mère.

Un matin pourtant je fus émerveillé en arrivant chez l'ancienne marayeuse de la voir accourir à ma rencontre, et de l'entendre s'écrier :

— Ah ! monsieur Gaëtan, ce cher enfant, ce pauvre Maurice qui nous a donné de ses nouvelles, et de fameuses encore ! Qui eût dit qu'il aurait pensé à nous après une aussi longue navigation ? Des souvenirs à cet âge je croyais qu'autant en emportait le vent, mais il a conservé les siens dans son bon petit cœur. Décidément vous l'avez bien jugé, monsieur le baron ; après tout je devais m'en rapporter aux idées d'un homme de votre esprit, qui a lu dans les livres.

— Je suis flatté que vous vous rangiez de mon opinion, chère madame Kergareck ; pour vous prouver que je devine assez mon monde, je vous confierai mes soupçons. Il y a dans la lettre du marin autre chose que de l'amour et de la reconnaissance ; oh ! d'après vos principes, ce serait là monnaie courante de fort chétive valeur ! Pour que vous soyez devenue aussi favorable au pauvre garçon, il faut nécessairement que sa ceinture se soit garnie de quelques napoléons. Eh ! mon Dieu, la veuve d'un brave soldat de l'empereur est très-excusable de chérir son effigie au point de vouloir la multiplier dans sa maison ! Il y a une manière d'envisager et de colorer l'ambition ; avec un peu de talent on en fait une vertu. Ainsi avouez la vôtre à un ami.

Comme je m'en doutais, la brave femme avait flairé l'or ; désormais ses engagements devenaient sacrés, sa conscience ne connaissait plus le parjure. Elle finit par m'apprendre que Maurice s'étant trouvé à bord du *Christophe Colomb*, avec plusieurs passagers de distinction, un soir Léonardo Gualdini, seigneur italien, qui voyageait espérant se soustraire par la distraction aux sombres impressions d'une maladie noire, entendit le matelot chanter ; sa voix sympathique ayant charmé la maladie nerveuse du Florentin, il s'approche aussitôt de Maurice, et lui dit de son doux accent :

— Enfant, veux-tu comme David apaiser les souffrances de Saül ?

Puis quittant ce langage biblique, et s'exprimant plus intelligiblement, il lui promit de faire sa fortune s'il consentait à devenir son chanteur intime.

C'était un secrétaire d'un nouveau genre ; au lieu de transcrire fidèlement sur le papier les inspirations de son maître, il allait les traduire par la mélodie, les exprimer en suaves ou ardentes vibrations. Mais le Breton refusa cette offre, sa fiancée se trouvait entre son cœur et la fortune, l'amour devait l'emporter. Il dit son histoire, qui était simple comme son âme, car il ne voulait pas paraître fier ou ingrat en se montrant indifférent à une proposition avantageuse. Léonard, homme de sentiment et grand seigneur, leva toute difficulté en s'engageant à recueillir le jeune couple. Il fut alors convenu que Jeanne se réupirait aux femmes

de la signora Angela Gualdini; que Maurice accompagnerait le Florentin dans ses voyages; en ce moment ils visitaient la côte de Coromandel.

Rien ne pouvait mieux convenir aux inclinations du chanteur des grèves, avec ses fantaisies contemplatives, sa passion pour la mélodie. Quels magnifiques pays il verrait dans ses lointaines pérégrinations, et quelles harmonies il entendrait ensuite dans cette Italie, région fécondante où l'âme s'inspire et se glorifie à la vue des sublimes monuments que l'humanité éleva, doux berceau où le génie s'éveille à l'ombre des orangers étoilés, où la douleur s'endort au chant des barcarolles!

Madame Kergareck m'avait fait sa narration à sa manière, s'étonnant autant qu'elle s'en réjouissait du prix que l'on attachait au chant du matelot, et ajoutant qu'elle l'aurait bien plutôt payé pour qu'il consentit à se taire; mais des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer, ajoutait-elle, car le caprice décide de tout.



Réfléchissant au changement survenu dans la destinée de Maurice Anspack, et pensant aux nouvelles espérances des amants, je tournai l'angle de la maison et me trouvai devant la fenêtre de Jeanne. Je la vis alors à travers les pampres empourprés par l'automne; elle était ravissante, sortant de ce bosquet flamboyant. Depuis longtemps elle n'avait paru si fraîche ni si vivante; son modeste ajustement avait un air de fête, elle se reprenait à croire au bonheur; son amie, la même qui lui avait apporté le secours de ses soins et de ses prières lors du départ du marin, était à ses côtés; le regard pétillant de malice, elle observait Jeanne qui lisait une lettre en s'aidant de son doigt mignon pour suivre les lignes sans se tromper. La fiancée tremblait d'impatience quand elle ne trouvait pas assez vite le mot écrit, alors la villageoise se permettait en souriant de souffler ce mot; Jeanne devinait tous ceux qui parlaient d'amour, et par bonheur il y en avait beaucoup!

Les jeunes filles s'inquiétèrent si peu de ma présence en cet instant, qu'elles continuèrent leur laborieuse occupation malgré ma venue, et je pus entendre entre les branches ce qui suit.

FRAGMENTS DE LA LETTRE DE MAURICE.

« Sans toi, Jeanne, oui, sans le regret que j'ai laissé au rivage, la navigation serait ma carrière de choix. Tu sais que la mer est mon élément d'affection, qu'elle a bercé mon enfance comme une bonne nourrice, caressant mon sommeil de sa grande et constante chanson, lavant mes pieds nus de sa blanche écume; puis il y a de la gloire à acquérir sur un navire. Je ne puis maintenant qu'aider les matelots sur le pont, mais si j'avais quelques années de plus, devenu gabier sur un vaisseau

de guerre, je travaillerais à l'entretien du gréement, je me signalerais dans les manœuvres hautes, mon séjour habituel serait dans les hunes, gabier de misaine, courageux, intrépide, m'élançant sur les vergues au péril de la vie, je détacherais au besoin une manœuvre embarrassée, ou mieux encore, serrant une voile que le vent agite avec fureur, je risquerais d'être emporté avec elle; trépas mille fois glorieux, mourir sans quitter son drapeau, le tenant embrassé! Car vois-tu, Jeanne, la voile, c'est l'étendard du gabier!

» Le seigneur Gualdini prétend que je suis poète... Que veut dire ce mot? Il signifie sans doute un devin ou plutôt un innocent, comme nous appelons dans nos campagnes les pauvres insensés. Oh! depuis que je t'aime, je sens qu'en perdant le cœur, je pers l'esprit aussi. Je ne regarde plus le soleil se plonger le soir dans les flots lointains, les étoiles ne brillent plus au travers de mes larmes, mes pensées sont noires comme les nuages qui annoncent les tempêtes, et pourtant il me semble qu'à ta vue le monde entier m'apparaît radieux! Bientôt, ma promise chérie, le ciel répandra sur notre amour les trésors de sa félicité! Laissons quelques feuilles tomber des arbrisseaux, elles font place aux tendres bourgeons qui vont éclore avec notre bonheur, car le printemps me ramènera; puis un jour tu me suivras le sein tout parfumé du bouquet virginal! Alors aux genoux de notre vieux pasteur, pour mon nom, pour ma vie, tu me donneras ta foi! Tout ce que je ne puis te dire, mon âme le raconte tristement à la brise; c'est dans un de ces instants que l'Italien surprit ma voix attendrie. Mes chants peuvent soulager une infortune, dois-je hésiter? car il est misérable, quoique riche à millions, le seigneur Gualdini; un chagrin sans cause le torture jour et nuit. La signora Angéla est belle, ils le disent, je n'en sais rien; elle n'a ni tes grands yeux ni ton sourire. Son époux l'aime, et pourtant l'ennui pèse sur eux de tout le poids de la richesse.

» Adieu, ma Jeanne, si tu passes près de la barque abandonnée qui languit sur le galet, donne-lui un regard pour celui qu'elle attend; quand tu verras de loin une maisonnette fermée, songe à l'absent; lorsque la plage est noire et la mer houleuse sous un ciel en feu, dis une prière pour Maurice, qui est jeune et veut t'aimer longtemps.

» A toi,

MAURICE ANSPACK. »

La lecture terminée, passant ma tête au milieu des feuillages, je m'écriai :

— Eh bien, moi, j'apprendrai à cet enfant ce que c'est qu'un poète!

Les jeunes filles, au lieu de se troubler de ma subite apparition, se mirent à rire follement; les frais éclats de leur hilarité réjouirent pour un moment le pauvre jardin depuis longtemps silencieux; les fleurs semblèrent s'éveiller et se redresser sur leurs tiges pour



LES MODES PARISIENNES.

*Costumes d'Enfant de M^{me} Pauline Royer 1822. de l'École
Ayuntamiento de Madrid*



Compte Cade

LES MODES PARISIENNES.

Robes de la M^{me} Leclerc Collot, 103, r. Richelieu. Fleurs de la C^{ie} Florale, 25, de Choiseul. Chapeau de la M^{me}
 Delourpe, 21, r. de la Chaufée d'Antin. Coiffure de la M^{me} Vigou, 10, r. du Port Mahon. Gants et Parfums
 de Laguer Laboullée, 83, rue de Richelieu.

Bureau du Journal, 20 r. Bergère.

écouter ce bruit inusité. Un rayon de soleil se glissait entre deux nuages sombres, clarté soudaine, fugitive comme la lueur d'espoir qui traversait alors le cœur de la fiancée.

— Oui, poursuivis-je, je rassurerai le pauvre garçon; afin qu'il m'entende, je lui dirai que le poète, c'est comme un matelot courageux qui s'élève à cime de mât, peu soucieux de la critique qui souffle autour de lui en rafales impétueuses; il méprise l'opinion de la foule, inconstante comme la marée, qui tantôt le comble de présents, tantôt se retire de lui. Le poète, intrépide navigateur à travers les révolutions, hissera son pavillon, arborera vaillamment sa couleur malgré la tempête et la mitraille.

Qu'il sache donc, l'enfant, que la gloire tisse ses couronnes pour le poète comme pour le marin, pour le guerrier comme pour le prélat martyr!

La journée s'écoula calme et douce; pourtant, peu à peu, la mélancolie avait dessiné ses plis accoutumés sur le beau front de Jeanne. En quelques jours le doute, ses craintes, ses vagues épouvantes, envahirent de nouveau le réduit de l'ouvrière. L'avenir décrit par le matelot au commencement de sa lettre, et qui m'avait été raconté par la veuve, cette existence qu'ils devaient promener légère, insoucieuse comme le vol de l'oiseau, visitant les merveilles de l'univers, enivrés d'amour et de mélodie, une telle vie se réalisait-elle jamais sur cette terre? Qu'attendre du ciel si elle était possible! Habitante de la vallée des larmes, Jeanne pressentait qu'il faudrait encore y pleurer.

Six mois s'écoulèrent, six mois de mortelle anxiété pour la jeune fille, de rapides soucis pour l'hôtesse.



Dans les derniers jours d'avril, un enfant vêtu d'habits pauvres, mais propres, suivait le chemin qui conduit à Lorient en longeant le Blavet. Il portait sur l'épaule droite un bâton à l'extrémité duquel était suspendu son léger bagage. De sa main gauche il tenait ses souliers garnis de gros clous, qu'il avait retirés afin de marcher plus lestement. Arrivé dans la ville, il ouvrit de grands yeux, lui qui n'avait jamais quitté son hameau, quand cette cité déploya sous son regard son arsenal, la construction gracieuse de ses maisons, la situation heureuse de ses édifices, de ses places et de ses promenades publiques. Il demeura interdit au point d'oublier qu'il avait grand-faim, qu'il était bien fatigué, que le jour baissait, et que s'il ne se hâtait de s'informer du logis de maître Anspack, ancien voilier, il serait contraint à passer la nuit couché sur les dalles du quai, à la façon des pêcheurs vénitiens.

Enfin, revenu de son naïf saisissement, il courut vers la maison qui lui fut indiquée.

Là demeurait le voilier: son visage était bronzé par le soleil, sa chevelure était blanchie par les ans, mais la peine encore plus que l'âge avait sillonné son front

de rides soucieuses. L'infortune donnait aux traits vigoureusement accusés du vieillard une apparence sévère; sa bouche restait presque toujours muette, et ne s'entr'ouvrait à intervalles égaux que pour dégager une fumée épaisse qu'il savourait par le tuyau d'une pipe qui semblait vieille comme lui. Cet homme à l'humeur taciturne et songeuse avait vu périr la compagne de ses misères, l'enfant de ses tendresses; il les avait pleurés tous deux, et pleurer était pour son cœur une convulsion inouïe! Depuis ce moment il vivait seul avec ses amers souvenirs, seul avec le bruit du vent qui sifflait entre les planches disjointes de sa cabane.

Pourtant une espérance, un nom faisait encore sourire la lèvre silencieuse de maître Anspack; Maurice servait de but à son labeur, de prétexte à son existence. Le chanteur des grèves avait joué tout petit enfant entre ses genoux. Maurice n'était pas seulement son neveu, il était encore son filleul. Le voilier avait juré de guider sa jeunesse; à l'heure où cet enfant s'était embarqué, il avait su réveiller son courage, et maintenant il voulait lui laisser ses pauvres deniers péniblement acquis.

Le lecteur a sans doute reconnu dans l'enfant villa-geois le dénicheur d'oiseaux. Il fit, selon son habitude, un tel bruit pour s'annoncer en arrivant chez maître Anspack, que celui-ci, très-irrité des coups violents que l'on frappait à sa porte, grommela:

— Eh! mille sabords, le diable m'aidera-t-il à radouber ma cahute s'il la confond d'avaries en la criblant de coups de bâton?

Le marmot, s'étant nommé, reçut pourtant un meilleur accueil qu'il ne devait l'espérer d'après ce rude début. Le bon voilier s'attendrit en apprenant que l'enfant venait guetter le retour de son ami Maurice. Il trouva tout naturel de l'héberger, de même que celui-ci avait trouvé tout simple de lui demander l'hospitalité. Touchante ingénuité du cœur, combien vous mépriserez l'étiquette du monde si vous la connaissiez!



Depuis deux jours le frère de Jeanne était à Lorient quand il entendit tout à coup héler sur le port le nom de *Christophe Colomb*. A ce cri, bondissant d'allégresse, il sort de la maison du père Anspack, et parcourt la ville entière, dont il connaît déjà toutes les rues par leur nom, prend sa volée vers la tour de découverte, d'où il aperçoit enfin le navire qui s'avance, majestueux, superbe, se prélassant au large, sa voilure palpitant sous l'haleine de la brise. — Image d'un cœur ému, dont les battements redoublent à l'approche du rivage aimé.

L'Océan respire la sérénité; quelques nuages transparents promènent leur neige aérienne sur le ciel bleu.

L'enfant n'y tient plus, son imagination va plus vite que la proue du navire. Quittant son poste d'observation, il court vers le quai, se précipite dans une bar-

que, s'empare des avirons qu'il dirige avec l'adresse d'un marin consommé. La frêle embarcation glisse obéissante et rapide; à chaque coup de rame la distance semble s'évanouir; déjà il distingue du vaisseau jusqu'aux moindres cordages; tout à coup il s'arrête, ses mains descendent inertes de chaque côté de son corps, la joie le paralyse. Un jeune homme est sur le pont; animé par l'élan de l'enthousiasme, il se découvre et salue la Bretagne sa patrie. A ce front vaste, intelligent, à cette tête largement modelée, vivante coupole du génie, qui ne reconnaîtrait le chanfre, le poète des grèves? Le maraudeur ne peut contenir ses transports, il fait mille signaux joyeux, et ne voit pas que le navire s'avance sur lui avec la précision de la fatalité; encore deux brasses et la fiancée n'aura plus de frère! Maurice, sans le reconnaître, voit un être en péril; suivant l'instinct de sa noble nature, il se précipite à la mer malgré les cris de terreur qui s'échappent de toute part. O destinée! A peine touchait-il aux flots que le gouvernail, guidé par une main sûre, évitait la barque; l'enfant était sauvé, mais son généreux libérateur ne se montre plus, son petit chapeau vogue seul, léger sur la lame : on dirait que la main défaillante du marin l'agite encore en signe de suprême adieu!

Il est impossible de retrouver le matelot; les flancs du navire ont brisé son corps, et ce n'est plus, hélas! qu'un cadavre que l'on cherche, mais que l'on cherche avec l'ardeur du dévouement, méprisant tout danger, car cette dépouille est vénérée autant que le jeune homme était cher! Aussi plus d'un marin, dans sa douleur, donnerait volontiers sa vie pour regarder une dernière fois ses traits inanimés, et rendre les naïfs honneurs dus à sa mémoire. Pêcheurs, mousses, matelots, fouillent inutilement les profondeurs de l'onde, rien! Le corps reste enseveli dans les secrets de l'abîme, tandis que l'âme se voile dans les mystères du ciel. Grand problème qui ne se révélera qu'aux premières lueurs du jour éternel!

Déjà sur le port on donne une couleur fantastique à ce trépas; puis, au bout de quelques jours, la triste et simple histoire du navigateur devient la légende miraculeuse qu'on se réserve de raconter aux voyageurs amoureux du merveilleux, en attendant les veilles d'hiver, dont elle distraira les loisirs autour du foyer!.....

ÉMILIANE DU MÉRAC.

(La suite au prochain numéro.)

LA VALSE DE MINUIT.

CONTE FANTASTIQUE.

I.

— Crois-tu, Lisbeth, aux serments d'amour?
— Je crois, Ludwig, au pouvoir d'un père.

— Te souviens-tu des heures dorées, dans les grands bois d'Ehrenfels?

— Hélas!

— Il n'y a point à dire : Hélas! quand on s'aime.

— Hélas!

— Ainsi, tout est décidé, c'est demain la noce?

— Demain!

— Et tu l'aimes, le nouveau fiancé, Henri, fils du comte Faust?

— Je l'épouse!

— Tu peux bien l'épouser sans l'aimer, puisque tu m'as aimé sans m'épouser.

— Ludwig, tes paroles sont dures!

— Lisbeth, les tiennes étaient menteuses!

— Un jour, vous me disiez : Quoi que tu demandes de moi, fût-ce mon sang, fût-ce ma vie, Lisbeth, tu l'auras!

— Un jour, tu me disais : Tout ce que tu voudras de moi, fût-ce mon cœur, fût-ce ma main, Ludwig, tu l'auras!

— Je comptais sans les autres, Ludwig!

— Je comptais sans toi, Lisbeth!

— Mon père nous sépare!

— Dieu nous unirait!

— Jamais!

Et Lisbeth, la belle oublieuse, laissa tomber sa tête sur sa main, se tut et pleura.

Une de ses larmes tomba, brûlante, sur le front de Ludwig, son triste amoureux, qui soupirait sous le balcon de sa fenêtre. Il porta la main à son front et cueillit cette larme, — perle tombée des yeux noirs de Lisbeth, — et, vaincu par la douleur et par l'amour, car il aimait bien! Ludwig lui dit d'une voix plus douce :

— Pourquoi m'avez-vous fait venir?

— Pour échanger nos adieux!

— Adieu, Lisbeth!

— Et, aussi, pour vous redemander mon anneau d'or!

— La seule chose qui me restait de toi.

— La jeune fille le donnait, la jeune femme le reprend : il le faut.

— La jeune femme est bien prudente; la jeune fille l'était moins.

Lisbeth ne répondit rien, mais elle tendit la main en étouffant un soupir.

— Voici! dit Ludwig.

Ludwig était grand, la fenêtre était basse. Il se dressa sur la pointe des pieds; elle coula sa main à travers les barreaux du balcon, et il passa l'anneau d'or au doigt mignon.

— Ludwig, vous êtes un grand cœur!

— Je ne sais pas, Lisbeth : je t'aimais.

— Je voudrais vous demander une chose encore.

— Demande!

— On a parlé de nous... trop... il faut que vous

veniez à la noce ! Vous serez gai ! Vous rirez !... On verra bien que vous ne m'aimez plus...

— Pour cela, jamais !

— Je le veux !

— N'y comptez point ! jamais, jamais !

— Je t'en prie !

— Tu m'as dit toi ! je viendrai.

— Merci, cher Ludwig.

— Accorde-moi une grâce, à ton tour.

— Parle !

— Tu danseras une valse avec moi.

— Laquelle ?

— La première, après minuit !

— Soit !

— Lisbeth ! Lisbeth !... disait une voix dans l'intérieur de la maison, où es-tu ?

— Me voici !... Adieu, adieu, cher Ludwig.

La petite main blanche envoya un baiser dans l'ombre. Les lumières se promènèrent à tous les étages, puis les fenêtres s'éteignirent, et la maison redevenant noire, la maison du baron de Walder, le père de la belle Lisbeth.

Pendant Ludwig marchait dans la nuit, triste ; il traversa le pont de Saint-Jean Népomucène, et, suivant les bords ombragés de la Moldaw, il se dirigea lentement vers l'île des Chasseurs, que le fleuve porte dans ses bras humides, comme une corbeille de fleurs et de verdure.

Lisbeth défit ses beaux cheveux en donnant une dernière pensée au premier amour de ses jeunes années. Elle étouffa son cœur et voulut dormir. Le sommeil ne vint point, et elle entendit sonner l'une après l'autre toutes les heures nocturnes. Au moment où le premier coup de minuit retentissait dans la tour de Saint-Veit, la noble église du Hardschin, il lui sembla qu'on avait soupiré tout près d'elle.

— C'est le vent qui se plaint dans les arbres, pensa Lisbeth.

Mais c'était une nuit de mai, sereine et calme : il n'y avait point un souffle dans l'air, et les jeunes feuilles dormaient, à demi repliées sur les rameaux immobiles.

Lisbeth cacha sa tête peureuse sous l'oreiller ; rien ne ravit plus le silence, et elle dormit en rêvant.

II.

C'est le matin. Prague s'éveille tout joyeux ; la nuit emporte ses voiles aux plis constellés ; la brume, fine et légère, se roule sur les toits ; la flèche barbelée des hautes églises déchire au passage, comme de blanches toisons, les nuages cotonneux ; les premiers rayons brisent sur la cime des monuments leur pointe d'or, qui rejaillit en éclair. Ça et là pendent et flottent dans l'air ces fils légers, tombés des invisibles fuseaux de la Vierge, et qui semblent rattacher la terre au ciel ; les girouettes babillent et saluent le vent en tournant

sur leur tige rouillée, et les mille voix des cloches argentines montent dans le ciel, comme un essaim d'abeilles bourdonnantes.

Dans la maison de Walder, on va, on vient, on s'agite : — les servantes trottent par les chambres, les chevaux piaffent dans la cour, les musiciens jouent dans la rue. — On dirait que la ville entière se marie ; c'est que Lisbeth est bien belle, et Henri bien amoureux, et chacun se réjouit de ces noces de l'amour et de la beauté.

La fiancée paraît, un peu pâle, comme toutes les fiancées, mais plus belle qu'aucune.

Henri s'avance au-devant d'elle :

— Et ton bouquet, ma bien-aimée, ton bouquet de fleurs blanches, image de ta belle âme pure ?

— Le bouquet, mon cher seigneur ? Vous l'avez oublié !

— Non pas ! je l'ai cueilli moi-même, dans le jardin de mon père, sur les coteaux de Wicshrad, après la rosée du matin. Vois plutôt !

Il appela.

Un varlet aux couleurs du comte, mi-parties rouge et noir, déposa devant la jeune fille un coffret d'ébène.

— Ouvre ! dit le fiancé en lui tendant une petite clef d'argent.

Elle prit la clef ; sa main tremblait un peu. Elle ouvrit pourtant ; mais au lieu du bouquet blanc, elle ne trouva que trois fleurs dans le coffret d'ébène : une primevère rose, une véronique bleue et une immortelle.

Dans cette douce langue des fleurs, qui n'a pour mots que des couleurs et des parfums, la primevère c'est l'espérance, la véronique c'est la fidélité, l'immortelle c'est la constance.

Le fiancé parut surpris, surpris et fâché. Mais il avait gardé lui-même la clef d'argent, il ne put accuser personne. Seulement il prit le bouquet et voulut le jeter par la fenêtre.

— Non, non, dit Lisbeth ; il me plaît ainsi ! Et elle passa les trois fleurs à sa ceinture.

Une haquenée blanche l'attendait au pied du perron, toute harnachée d'or, sellée de velours, caparaçonnée de soie. Deux jeunes pages tenaient en main ses guides flottantes.

On se mit en marche ; le cortège se développa dans toute sa pompe sur les rives du fleuve. Lisbeth n'aperçut point Ludwig ; mais au moment où la troupe brillante commença de gravir la colline sur laquelle est bâtie l'antique cathédrale, elle entendit sonner la terre et retentir le galop lointain d'un cheval. C'est Ludwig ! pensa-t-elle ; mais elle continua sa route sans oser retourner la tête.

On arriva bientôt aux portes de l'église ; la fiancée descendit et entra, précédant la foule des nobles et des belles. Tous se rangèrent dans la longue nef tendue de superbes étoffes et jonchée de fleurs ; les chœurs des musiciens chantaient leurs noëls les plus beaux, et

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN : les *Chevaliers du brouillard*, drame en cinq actes et six tableaux, par MM. d'Ennery et Bourget. — L'HIPPODROME. — Le PRÉ CATELAN. — La NAIÏADE.

M. d'Ennery, qui depuis longtemps n'avait rien fait représenter à la Porte-Saint-Martin, vient d'y obtenir un beau succès avec un drame peut-être un peu trop compliqué pour être raconté en détail, mais où les incidents se succèdent, apportant avec eux un intérêt qui se soutient jusqu'au bout. Il y a comme une réminiscence du *Fils de la nuit*, non dans les scènes, mais dans l'idée et la conception générale des *Chevaliers du brouillard*; seulement là l'histoire se passe sous les latitudes lumineuses de l'Orient, et ici dans les brumes épaisses de l'Occident; là le héros se nomme Ben Leïl, et ici Jack Sheppard, et la troupe de pirates dévoués de M. Victor Séjour devient une association de bandits généreux qui surveillent, aiment et protègent le fils de leur ancien chef, un certain Sheppard, brouillé pour causes suffisantes avec la justice anglaise, et pendu dès le prologue, laissant un berceau sous la protection d'une femme, comme dans le *Fils de la nuit*.

Ces prémisses posées, l'action s'enchaîne, se déroule, se complique à souhait; le petit Jack Sheppard devient suffisamment bandit pour s'exposer à toute espèce de dangers, et reste suffisamment honnête homme pour que l'intérêt ne cesse pas de s'attacher à lui. Un moment il est emprisonné et sur le point de finir comme son père; alors sa mère lui apporte du poison, et vient mourir avec lui. La scène est bien faite, émouvante et bien jouée par madame Guyon, la mère, et madame Laurent, le fils; toutes deux très-touchantes et très-belles. Enfin tout se termine pour le mieux, et le drame s'achève grâce à un brouillard intense qui enveloppe la ville de Londres, et vient protéger les chevaliers, qui se sont placés sous son invocation. La pièce est montée avec soin, elle a trois ou quatre décors remarquables, notamment celui du vieux pont de Londres, qui est d'un effet très-saisissant. M. Luguet joue comme toujours avec zèle et convenance. M. Boutin est excellent. Mais les honneurs de la soirée ont été pour mesdames Laurent et Guyon; la première a déployé une aisance et une énergie peu communes dans le rôle du jeune Jack Sheppard; la seconde a montré beaucoup de talent dans celui de la vaillante madame Sheppard; elle est énergique et touchante, et a toutes les qualités qui pouvaient faire ressortir ce personnage complexe d'une mère passionnée, menacée à chaque instant de perdre son fils dans la honte ou dans la mort, et qui l'arrache successivement à l'une et à l'autre par la force de la vertu ou l'élan de la ténacité.

A l'Hippodrome, grand succès avec de nouveaux exercices toujours de plus fort en plus fort. Point de soleil excepté dans l'arène, où il inonde les armures, les costumes éblouissants, les croupes chatoyantes, alezan, bai-brun, pommelées, tigrées, les épaules de neige, les axes d'or et les jantes pourpres des roues flamboyant à travers la noble poussière de Phèdre, cette même poussière olympique dont aimaient tant à se poudrer, suivant Horace, les *sportmen* de Rome et de la Grèce.

Au pré Catelan, la fraîcheur, l'ombrage, les gazons veloutés, les parfums des fleurs les plus rares, la musique rêveuse ou folle, la fanfare des cors, le rêve de la chasse, et, suivant l'heure, et tour à tour, l'isolement, la rêverie au bord de l'eau, ou la foule bruyante, qui court et vous entraîne au Théâtre-des-Fleurs.

Le pré Catelan, mesdames, c'est en nature ce paradis terrestre de Breughel de velours que nous avons admiré dans les musées, et quant au Théâtre-des-Fleurs, c'est le paradis du pré Catelan; rien n'y manque, je vous le jure, pas même le fruit défendu.

Et cependant, en rendant compte ici du ballet de *Nella*, j'avais dû faire quelques restrictions sur l'éclairage de la scène. Dans la *Naiïade*, nouveau ballet représenté mardi dernier, l'effet du décor naturel est devenu irréprochable. La nature a fini par égaler à peu près l'art, et je lui en fais mon compliment le plus sincère. Quant au ballet, c'est une sorte de pastorale mimée et mêlée de chœurs, sans autre prétention que de fournir à la danse et au chant ces éternels motifs qui ont plu et plairont toujours aux petits et aux grands enfants. Un jeune couple, à peine marié, est traversé dans ses légitimes amours et éprouvé dans sa constance par les esprits des eaux. Le mari est même enlevé par Leïla, une ondine qui voudrait le fixer dans son humide empire. Marguerite court après lui et le rattrape au moment du plus grand danger. Mais l'inconstant refuse tout net de la suivre, et, pour l'y décider, il faut qu'on lui révèle que son abandon seul peut sauver la naiïade. Tel est, en effet, l'étrange nature et la destinée de ces nymphes, que leur vie est à la merci de leur chasteté. — C'est, sans doute, pourquoi on en voit si peu, que je sache. — Cyprien renonce à sa belle, et, délivré par un si noble sacrifice du charme qui le possédait, ses yeux se dessillent; il tombe dans les bras de sa femme, la seule qu'il ait réellement et librement aimée.

En voilà assez, on le voit, pour donner carrière à des danses et à des chants dignes de la scène où se passe ce léger semblant d'action. Aussi a-t-on applaudi à outrance, et de ces applaudissements, les auteurs renverront avec moi la meilleure part à mademoiselle Irma Aymé et à ses fluides compagnes.

MAXIME TERMONT.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.